

Communication 17.1

« Les défis de la société multiculturelle »

Fritz Volz, Ev. Fachhochschule Bochum en Allemagne

Trois concepts de « culture » dans les débats du travail social en Allemagne sur la « société multiculturelle »

L'intention de cet essai est d'offrir un accès au débat allemand sur la question de savoir comment le travail social doit accepter les défis d'une société multiculturelle. A cette fin servira ici la notion de culture, qui joue un rôle décisif dans les débats des milieux du travail social en Allemagne. Dans ce contexte il y a bien sûr beaucoup d'autres conceptions en jeu dans maintes discussions. Le choix de l'idée de culture peut donc paraître arbitraire. [1] Mais je suis d'avis qu'il s'agit là d'un procédé tout à fait approprié pour vous offrir une perspective intéressante sur le débat aussi bien politique que philosophique du travail social.

Pour pouvoir vraiment comprendre la notion de culture comme une des notions-clés dans les débats mentionnés, et surtout l'utilisation qu'en font les opposants divers dans ces débats, il faut absolument jeter un coup d'œil sur le contexte et les conditions de cet emploi.

Le leitmotiv de cet exposé est la thèse qu'il se laisse distinguer deux « familles » différentes, voire opposées, de la compréhension et de l'usage du concept de culture. Deux conceptions insuffisantes, d'après moi, auxquelles je voudrais donc ajouter une troisième. Conscient toutefois des dangers que comportent des thèses formulées d'une façon succincte, j'oserai cependant leur donner un nom (A) « Objectivisme sociologique », (B) « Culturalisme déterministe » et (C) « Personnalisme herméneutique ».

(A) « Objectivisme sociologique »

Cette approche se laisse caractériser par les éléments essentiels suivants :

– Elle réclame pour elle-même l'intention d'expliquer les faits sociaux et l'agir humain.– Elle réclame aussi de disposer des dispositifs théoriques et méthodologiques pour savoir le faire.– Elle ne vise pas à « comprendre » les faits et l'agir ; elle s'oppose au contraire à d'autres courants qui visent le « comprendre » des affaires humaines. - Elle s'appuie sur la conception behavioriste du comportement d'un groupe et des individus membres et dépendants - Elle présuppose l'idée de détermination par des faits naturels ou par des faits sociaux (compris comme identiques ou quasi-identiques avec les faits naturels). - Son moyen méthodologique pour produire des connaissances et du savoir sur le comportement (des groupes et des individus) consiste à identifier des propriétés spécifiques et de les attribuer soit au groupe, soit aux individus.

Ses termes, notions et concepts préférés sont des catégories « dures » de l'analyse sociale : structure, condition, mode de production, classe sociale, conflit, « le social », « le politique » etc. Pour le sujet de cet exposé il est de très grande importance que le concept de « culture » ne figure pas parmi ces catégories – au contraire, dans ce contexte « la culture » paraît trop « molle », trop superficielle, trop philosophique et appartenant seulement à la « superstructure ». »La culture » est l'objet de l'analyse, mais pas du tout un moyen théorique pour des explications scientifiques ! « La culture » est erronée et conduit dans des pièges théoriques et méthodologiques et ainsi pratiques.

L'emploi qu'on fait de ce type (A) dans les milieux de l'action sociale est de s'approcher des sujets (c'est à dire clients/usagers), d'intervenir dans leur vie, avec deux thèses très fortes, très rarement articulées, restant en arrière-plan, mais engendrant d'énormes conséquences sur le devant de la scène Nous (les travailleurs sociaux) savons déjà, avant d'avoir fait votre connaissance, ce qui est bien, voire le mieux, pour vous ! Nous savons déjà qui vous êtes ! Vous nous demandez comment et pourquoi ? Parce que nous avons étudié vos cultures, nous avons lu et appris des résultats des recherches scientifiques (par exemple sur le rôle de la femme dans la culture musulmane/sur la situation familiale des jeunes femmes turques/sur les dangers de l'intégrisme islamique...) Notre savoir est alors objectif et il ne nous reste que de l'appliquer dans la situation de l'intervention concrète. Tout cela bien sûr avec nos intentions les meilleures. Ce ne sont pas des idéologies quelconques (politiques ou religieuses), mais nous avons une base pour nos interventions qui est à la fois moderne et scientifique : elle est alors légitime et légitimante.

Alors oui ! – c'est vraiment une notion-clé, la culture, mais la fonction de cette clé est fermante, enfermante : les personnes et les groupes sociaux avec leur vie quotidienne sont enfermés par un savoir objectif et de grande autorité.

Je tiens ici également à souligner cet aspect en regard au titre de notre atelier, puisque pour moi c'est une preuve, que les préjugés et les discriminations, les mépris et les malentendus face aux clients sont des phénomènes sociaux qu'on ne doit pas réduire (psychologiquement) aux qualités des personnes, pour ainsi dire, porteuses de ces préjugés. Ici il est nécessaire d'en dégager le caractère structurel ancré également dans les structures des sciences sociales elles-mêmes, qui se croient normalement, intouchablement, « par nature » critique. Le caractère structurel des préjugés et des discriminations est de la même façon ancré dans les applications de ces sciences sociales – qui prétendent normalement être « par nature » du côté du bien et du juste.

(B) « Culturalisme déterministe »

Bien sûr, dans les débats allemands toutes les approches de la « famille (A) » s'opposent clairement à cette deuxième famille du type (B), dans lequel elles trouvent leur « spectre préféré ».

Par l'approche (B) l'explication de la situation et des problèmes des clients est réduite aux traditions et aux origines seules de la culture des clients (en allemand : « Herkunftskultur »). Les usagers sont bien accueillis et bien entourés de soins, mais ils restent enfermés dans une « cage paternaliste » comme des pauvres victimes ; ou bien on leur offre – comme à des enfants – une « éducation ». Une éducation, une socialisation secondaire, par laquelle ils sont appelés à quitter leur culture d'origine et à s'assimiler complètement à la culture dominante. Cette réduction méthodologique du culturalisme implique que d'autres catégories, critères et dimensions d'une analyse sociologique convenable sont de facto niés ou du moins considérés comme non déterminants pour ces analyses. L'approche (B) résulte d'une théorie de socialisation « holiste » et d'une anthropologie « déterministe » – avec toutes les deux des prétentions objectives.

Une critique centrale du culturalisme insiste sur l'affirmation que les approches culturalistes sont incapables de percevoir et d'expliquer des institutions sociales, comme « l'Etat et le Marché », surtout avec les tensions et conflits d'aujourd'hui, qui constituent et sont à la base de presque tous les problèmes qui défient le travail social et l'Etat-providence. Ce culturalisme s'offre, pour ainsi dire, directement à l'étiquette péjorative d'idéologie.

(C) « Personnalisme herméneutique »

(a) Cependant l'alternative que nous offrent ces critiques du culturalisme, qui appartiennent à la famille (A), n'est à vrai dire pas autre que le retour ou la continuation de tant d'approches et d'idées si bien connues : nommées « structuralistes, économistes, moralistes ou politiques... ». De ces positions trop bien connues des années 1960/70 on peut aujourd'hui mieux dégager le caractère objectiviste et réductionniste opérant avec des concepts déterminants et réifiant (cf. les analyses de F. Dosse sur « l'humanisation des sciences humaines » sous le titre « L'empire du sens », 1995).

Mais c'est exactement leur parenté épistémologique et méthodique qui permet à ces deux approches un ping-pong infini : une controverse souvent très polémique entre d'une part un monisme de la notion « culture » et d'autre part une négation de la valeur analytique de la même notion avec non moins d'insistance.

Les deux réductionnismes sont certes opposés mais en même temps complémentaires. Ils peuvent même légitimer des modes d'intervention plus ou moins identiques : des paternalismes autoritaires négligeant, voire

niant toute possibilité de processus d'apprendre, de développer des compétences interculturelles, même transculturelles !

(b) Pour nous dégager de cette impasse qui paralyse théorie et pratique du travail social dans ce domaine, nous avons à développer et à adopter un troisième type de famille : (C).

C'est – « naturellement » – mon approche : le paradigme dans lequel je suis engagé et dont je suis militant.

Ma thèse centrale concernant la culture comme réalité sociale aussi bien que comme notion est la suivante : Il est nécessaire de percevoir et de comprendre la notion de culture comme un élément très important, mais pas du tout comme le seul devant jouer un rôle dans la théorie et la pratique dont nous parlons. En même temps il est cependant bien entendu nécessaire d'en tirer les conséquences (théoriques et pratiques), c'est un élément indispensable et inévitable de chaque société et donc de chaque théorie sociale.

Dans le contexte de cette approche la notion de culture est également une notion-clé, mais une clé ouvrante : nous devons donc la concevoir et réaliser sur un mode ouvert et ouvrant.

Cette « clé » ouvre non seulement « un espace de choix » – ainsi peut être défini le marché –, mais encore surtout un accès à la personne à sa propre histoire, à sa propre expérience quotidienne, c'est à dire un accès à sa propre vie ! Il se pose alors la question des compétences nécessaires à la conduite d'une vie réussie – ou plutôt « réussissante », puisqu'il s'agit là d'un processus continu, voire d'un processus de développement et d'apprentissage.

(c) L'intervention sociale veut être « l'aide à la personne » - comme c'est formulé dans le titre d'une publication du « Conseil Supérieur du Travail Social » de 1998. (C'est là un livre qui m'a personnellement encouragé à rester fidèle à ma vision du travail social centrée sur la personne, mais qui m'a aussi encouragé à présenter mes thèses à un public francophone !) Alors, si l'intervention sociale veut vraiment être « l'aide à la personne », les questions de structure des conditions et des effets de « l'agir » de l'Etat et du Marché (si appréciés par tant de collègues) doivent être combinées avec les questions de savoir comment nous pouvons mener « une vie bonne - pour et avec autrui - dans des institutions justes » (Paul Ricœur). En même temps – et cela m'est très important – la priorité est à accorder à la question du bien, de la vie bonne et de la réussite.

(d) Laissez-moi finir avec quelques propositions (« tout en ne voulant pas finir ») : Nous, (en Allemagne du moins), dans nos débats nous devrions distinguer beaucoup mieux deux niveaux bien différents, mais souvent mêlés, voire réduits l'un à l'autre.– D'une part le niveau de la politique sociale avec ses propres acteurs, avec leurs fonctions et intérêts, qui normalement ne sont pas ceux du travail social.– Et d'autre part le niveau du travail social lui-même ou plus précisément encore le niveau de l'intervention des personnes professionnelles (auprès d'autres personnes), qui normalement ne sont pas des acteurs de la politique ou de l'administration sociale.

Alors pour l'intervention sociale, comprise comme relation entre personnes, comme interaction et comme processus continu d'apprentissage mutuel, nous n'avons pas tant besoin des sciences sociales avec leur danger de l'abus instrumentaliste et technologique, mais bien plutôt besoin d'une éthique clarifiant et critiquant notre ethos professionnel, un ethos déjà en vigueur mais souvent borné et insuffisant à l'orientation adéquate de nos pratiques.

Mon plaidoyer pour « une approche de la personne » et pour une « méthodologie herméneutique » vaut d'abord et avant tout au niveau de la pratique professionnelle de l'intervention sociale. Les « grandes théories » qui nous expliquent les contextes sociaux et économiques de nos vies et de nos actions sont aussi importantes que les « philosophies morales » qui énoncent et justifient nos grands principes de « Liberté, Egalité et Fraternité ».

Toutefois ces deux démarches ne nous fournissent pas ce dont nous avons tant besoin : une orientation éthique dans le pêle-mêle de notre pratique quotidienne et dans tant de petites situations de dilemmes de notre vie professionnelle. Nous avons besoin d'une Ethique qui « procède de bas en haut » pour clarifier et adopter une attitude critique à l'égard de « l'Ethos » de nos professions. L'ethos est une partie constitutive de chaque culture, et c'est l'éthique qui nous rend capables de critiquer l'ethos et de nous libérer de ses préjugés, traditionalismes et autres restrictions non plus justifiables. C'est l'éthique qui par sa capacité critique même nous encourage dans nos jugements, dans nos décisions et dans nos actions. Nous n'avons pas besoin – je le répète : à ce niveau – de « théories morales » autoritaires qui – « procédant de haut en bas » - ridiculisent, méprisent et dévalorisent nos efforts éthiques pratiques avec leurs insuffisances et finitudes bien trop connues, mais inévitables pour des êtres humains modestes.

[1] Mais pour ma propre pensée (entre sociologie, philosophie, sociale et travail social) l'idée de culture est très importante. Ensemble avec mon ami et collègue Doron Kiesel de la Fachhochschule Erfurt j'ai déjà publié quelques essais sur ce sujet : *Eigensinn und Allgemeinbildung – Zum Zusammenhang von Lebensführung, Bildung und Interkulturalität*, in : Klaus Künzel (Hg.) : *Allgemeinbildung zwischen Postmoderne und Bürgergesellschaft*, Verlag Böhlau, Köln u.a. 2002; *Anerkennung und Intervention – Moral und Ethik als komplementäre Dimensionen interkultureller Kompetenz*, in: G. Auernheimer (Hg.): *Interkulturelle Kompetenz und pädagogische Professionalität*, Verlag Leske und Budrich, Opladen 2002.